III

PENSÉE, PAROLE, ACTION CHEZ CICÉRON : UN HÉRITAGE FORMULAIRE ?

Par Jean-Paul Brachet

Maître de conférences HDR, Sorbonne Université

Équipe « Sens Texte Informatique Histoire »

Résumé. – *Depuis le XIXe siècle, la* ***triade « pensée, parole, action »*** *a été reconnue dans la* ***tradition indo-européenne****. Elle combinait les* ***racines verbales*** ***men-, *wekʷ-, *werĝ-/*dʰeh$_1$-.** *Elle apparaît nettement en indo-iranien (tout particulièrement en iranien, dans les textes mazdéens, où elle a acquis une place centrale), on la retrouve également en grec, mais, jusqu'à présent, aucune trace n'avait été mise en évidence en latin. La triade déroule dans l'ordre chronologique les trois étapes de l'activité humaine, de la pensée à l'action : on conçoit un plan, on l'expose devant d'autres ou en son for intérieur, puis on agit conformément à son plan. Cette trajectoire de la pensée à l'action doit être cohérente, l'action doit être le prolongement de la réflexion. C'est pourquoi la triade évoque le plus souvent le fait de bien penser, bien dire, bien faire. Nous avons relevé trois attestations chez* ***Cicéron*** *de cette triade, exprimée par les verbes* **sentīre, dīcere, facere/agere***. Nous étudierons ces trois attestations en contexte ainsi que le renouvellement latin de l'expression des trois notions.*

Zusammenfassung. – *Seit dem 19. Jahrhundert ist* ***die Trias „Gedanke, Wort, Werk" („Denken, Sprechen, Handeln")*** *in* ***der indogermanischen Tradition*** *anerkannt worden. Sie setzte* ***die Wurzeln*** ***men-, *wekʷ-, *werĝ-/*dʰeh$_1$-** *zusammen. Vorrangig taucht sie im indo-iranischen Bereich auf, vor allem in den mazdeischen Texten, wo sie eine Sonderstellung bekommen hat. Sie ist auch im Griechischen zu finden. Bis jetzt wurde aber noch kein Beleg im Lateinischen gefunden. Die Trias entwickelt der Reihe nach die drei Etappen der menschlichen Tätigkeit, vom Denken bis zum Handeln. Zuerst wird ein Plan entworfen, dann wird er vor den anderen oder in dem Innersten geäußert, und schließlich wird dem Plan gemäß gehandelt. Dieser Lauf vom Denken zum Handeln soll kohärent sein, das Handeln soll in der Fortsetzung vom Denken stehen. Daher erinnert die Trias meist an richtiges Denken, richtiges Reden, richtiges Handeln. Bei* ***Cicero*** *haben wir drei Belege für diese Trias entdeckt, die durch die Verben* **sentīre, dīcere, facere/agere** *ausgedrückt wird. Diese drei Zeugnisse wollen wir erforschen, sowie die Weise wie Latein die drei Begriffe mit neuen Wörtern zum Ausdruck gebracht hat.*

1. La triade « pensée, parole, action »

Dans son livre *Indo-European Poetry and Myth*, Martin L. West notait : « One may say that bipolarity (not trifunctionality) is the fundamental structuring of Indo-European thought » [1]. Cette affirmation, venant d'un auteur qui n'appréciait pas Dumézil, est polémique et vise sans doute avant tout l'« idéologie tripartie » de Dumézil. Car on doit bien admettre qu'il y a eu des triades formulaires indo-européennes. L'une d'elles, « pensée, parole, action » a été reconnue depuis le XIX^e^ siècle dans la tradition indo-européenne. Elle a fait l'objet d'une étude détaillée par Jean Haudry [2]. Cette triade consiste en une combinaison de trois racines et notions, qui admet quelques variantes. L'association de base paraît combiner les racines **men-* **wek^{w}-* **werĝ-*, cette dernière racine **werĝ-* pouvant être remplacé par **d^{h}eh$_{1}$-*.

J. Haudry a souligné que la triade était énoncée à l'origine sous une forme fondamentalement verbale, et qu'elle n'a pas donné lieu à une « formule » aux termes figés : « Il apparaît qu'au départ la triade est essentiellement notionnelle, comme celle des fonctions duméziliennes » [3]. C'est dans le domaine iranien que se trouvent les meilleurs exemples, et ils sont innombrables, car la triade « bien penser, bien dire, bien faire » est devenue le mot d'ordre du mazdéisme.

Cela commence dès l'ouverture du premier hymne (yašt) :

« Yt. 0. (a) Au nom de dieu !
Puisse Ohrmazd, le seigneur de l'accroissement
Accroître la force et la gloire ;
Que vienne le créateur Ohrmazd,
Le magnifique, le glorieux, l'esprit d'entre les esprits ;
De tous mes péchés je fais pénitence, je me repens
De toutes mes mauvaises pensées, paroles et actions
Que, dans le monde, j'ai pensées, dites et faites,
Où je suis tombé, qui se sont enracinées en moi ;
De ces péchés en pensée, en parole et en action,
Péchés du corps, péchés de l'âme, péchés matériels, péchés spirituels,
Je reviens, je regrette, je me repens ;
En trois paroles, je fais repentance.

(c) Je m'engage solennellement
Pour les bonnes pensées, les bonnes paroles et les bonnes actions,
Pour ce qui doit être pensé, dit et fait ;
Je m'engage à reconnaître
Toutes les bonnes pensées, les bonnes paroles et les bonnes actions ;
Je m'engage à abandonner
Les mauvaises pensées, les mauvaises paroles et les mauvaises actions » [4].

1. *Indo-European Poetry and Myth*, Oxford, Oxford University Press, 2007, p. 100.
2. Bibliographie détaillée dans J. Haudry, *La Triade pensée, parole, action dans la tradition indo-européenne*, Milan, Archè, 2009.
3. *Ibid*., p. 184.
4. Traduction empruntée à P. Lecoq, *Les Livres de l'Avesta, textes sacrés des Zoroastriens, présentés, traduits et annotés*, Paris, Éditions du Cerf, 2016, p. 321-322.

Nous ne nous étendrons pas sur le domaine iranien, où la triade a pris une importance sans égale ailleurs, puisqu'elle s'est placée au centre de la morale mazdéenne. Les versions nominalisées existent à côté de la version verbale primitive.

La triade est présente également côté indien, où elle joue un rôle important : « Une triade commune aux trois traditions religieuses (brâhmanisme, bouddhisme, jainisme), et remontant à l'indo-iranien, est censée décrire toute l'activité humaine : pensée (*man*-), parole (*vac*-), action (*kṛ*-) ; des trois notions, indiquées ici par les racines verbales correspondantes, la seconde a toujours la prépondérance dans la réflexion indienne : ce qui est « bien dit » est l'expression d'une pensée juste et représente en soi une action efficace » [5]. Et « le nom courant de l'hymne est *sūktá*, littéralement "bien-dit" (soit *su* "bien" + *uk-tá*-, adjectif verbal de *vac*- "dire, parler") » [6].

La triade déroule dans l'ordre chronologique les trois étapes de l'activité humaine, de la pensée à l'action : on conçoit un plan, un projet, on l'expose éventuellement devant d'autres ou en son for intérieur, puis on agit conformément à son plan. Cette trajectoire de la pensée à l'action doit être cohérente, l'action doit être le prolongement de la réflexion. La triade « structure le cheminement de la pensée à la parole et à l'action » [7], et avait primitivement une signification éthique.

2. Un « mérisme »

Notre triade relève certainement du domaine du « mérisme », dans la mesure où penser, parler, agir recouvrent l'ensemble des activités humaines. Le « mérisme » appartient notoirement à la phraséologie indo-européenne archaïque. Il consiste à exprimer une réalité unique par la combinaison de deux, plus rarement trois termes, qui sont censés représenter la totalité de l'objet désigné [8] ; ainsi, l'ensemble des êtres intelligents peut-il être désigné par « dieux et hommes », « immortels et mortels » : sk. *amṛ́tam mártiyam ca*, *devā́saś ca mártiyāsaś ca*, θεοί τε καὶ ἀνέρες, θνήτοισι καὶ ἀθανάτοισι, v.isl. *goð ǫll ok gumar, guðanna ok manna*. Est bien conservé également en plusieurs langues le mérisme « bétail et hommes (non libres) », sk. RV 5, 20 *góbhiḥ… vīraiḥ*, av. Y. 31, 15 *pasəuš vīrāaṯcā*, Y. 45, 9 *pasūš vīrāṇg*, ombr. *ueiro pequo*, Ov. *Met*. 1, 286 *pecudesque uirosque* [9]. Très connu encore est le mérisme « bipèdes et quadrupèdes », qui désigne l'ensemble des êtres

5. G.-J. Pinault, dans S. Auroux (dir.), *Histoire des idées linguistiques*, I, *La Naissance des métalangages en Orient et en Occident*, Liège-Bruxelles, Pierre Mardaga, 1989, chapitre V : la tradition indienne, Section 1 parole articulée et vérité, p. 294. En sanscrit, la notion de « faire » est portée par la racine indienne *kṛ*-, qui a supplanté **werĝ*-.

6. *Ibid*., p. 295. Pour l'indo-iranien, on peut encore se reporter à B. Schlerath, « Gedanke, Wort und Werk im Veda und im Avesta », dans M. Mayrhofer et W. Meid (dir.), *Antiquitates Indogermanicae. Gedenkschrift für Hermann Güntert*, Innsbruck, Institut für Sprachwissenschaft der Universität Innsbruck, 1974, p. 201-221.

7. Haudry, *La Triade…*, *op. cit.* [n. 2], p. 109.

8. Voir par exemple M. L. West, *Indo-European Poetry and Myth*, Oxford, Oxford University Press, p. 99-104 : « Polar expressions ("merisms") » ; C. Watkins, *How to kill a Dragon ?*, Oxford, Oxford University Press, 1995, particulièrement aux p. 197-213 (analyse de la prière de Caton, *de Agricultura*, « Cato's lustration of the fields »).

9. Variantes : Cat. *Agr*. 141 : *pastores pecuaque* (dans la prière) ; 149 : *pecus et familia* ; Verg. *Aen*. 12, 688 : *armenta uirosque*.

vivants [10]. Le latin archaïque connaît les mérismes ; la prière de Caton, *Agr.* 141, en contient plusieurs, notamment *morbos uisos inuisosque* [11]. Les locutions circonstancielles courantes *domī militiaeque* et *terrā marīque* sont encore de beaux mérismes, relativement anciens, mais ils sont souvent interprétés de manière analytique [12]. Plus intéressante est sans doute l'expression *equīs uirīs* « par tous les moyens » [13], qui n'est vraiment plus réductible à la somme de ses constituants.

L'exemple le plus fameux des mérismes à trois termes est évidemment la triade temporelle, qui combine les trois temps, passé, présent, avenir. On la trouve, dans la tradition grecque, chez Homère, Hésiode, Empédocle [14] :

Il. 1, 70 : ὃς ἤδη τά τ᾽ἐόντα τά τ᾽ἐσσόμενα πρό τ᾽ἐόντα.
« (Calchas) qui connaît le présent, le futur, le passé. »

Citation homérique dans Hésiode, *Théogonie*, 38 :

εἰρεῦσαι τά τ᾽ἐόντα τά τ᾽ἐσσόμενα πρό τ᾽ἐόντα.
« Quand elles (les Muses) disent ce qui est, ce qui sera, ce qui fut. »

Triade tronquée en 32 :

ἵνα κλείοιμι τά τ᾽ἐσσόμενα πρό τ᾽ἐόντα.
« Pour que je glorifie ce qui est et ce qui fut. »

Empédocle B 21, 9 Diels :

ἐκ τούτων γὰρ πάνθ᾽ὅσα τ᾽ἦν ὅσα τ᾽ἐστὶ καὶ ἔσται.
« car de toutes les choses qui furent, sont et seront… »

3. Vestiges de la triade « pensée, parole, action » en latin.

3.1. *La triade chez Varron ?*

Varron semble présenter un exemple de la triade :

Ling. 6, 42 : *actionum trium primus agitatus mentis, quod primum ea quae sumus acturi cogitare debemus, deinde tum dicere et facere. De his tribus minime putat uolgus esse actionem cogitationem ; tertium, in quo quid*

10. Cf. West, *Indo-European Poetry and Myth*, *op. cit.* [n. 8], *ibid.*
11. Cf. Watkins, *How to kill a Dragon ?*, *op. cit.* [n. 8], p. 197-213 : « Some Indo-European prayers : Cato's lustration of the fields ».
12. Le premier signifiait « en toute circonstance », le second « en tout lieu » ; mais leur compréhension était néanmoins beaucoup moins globale, nettement plus analytique que celle des autres mérismes. D'ailleurs, les termes étaient utilisables séparément (*domī* « en temps de paix », *militiae* « en temps de guerre », etc.).
13. Cic. *Fam.* 9, 7, 1 ; *uiris equisque* dans *Off.* 3, 116.
14. West, *Indo-European Poetry and Myth*, *op. cit.* [n. 8], p. 103-104. Cette triade apparaît également dans le monde indo-iranien.

facimus, id maximum. Sed et cum cogitamus quid et eam rem agitamus in mente, agimus, et cum pronuntiamus, agimus. Itaque ab eo orator agere dicitur causam et augures augurium agere dicuntur, quom in eo plura dicant quam faciant.

« Des trois actions la première est le mouvement de l'esprit, parce que nous devons d'abord penser à ce que nous allons faire, puis alors dire et agir. Parmi ces trois actions, le peuple considère que c'est la pensée qui en est le moins une et que la troisième, celle dans laquelle nous faisons quelque chose, est la plus grande. Mais aussi vrai que nous agissons quand nous pensons à quelque chose et que nous remuons cette pensée dans notre esprit, nous agissons encore quand nous l'exprimons par la parole. C'est pourquoi, par le fait, on dit que l'orateur plaide (*agere*) une cause et que les augures prennent (*agere*) les augures, bien que, dans cette opération, ils parlent plus qu'ils n'agissent (*faciant*). » (trad. P. Flobert, « CUF »).

J. Haudry relativise la valeur de ce témoignage en signalant, à la suite de la note de l'édition de P. Flobert [15], que la triade peut être ici d'origine stoïcienne [16]. C'est possible, mais, s'il est avéré que la triade est présente chez Cicéron, comme nous essaierons de le montrer, on ne peut s'interdire de penser que Varron lui aussi pouvait la connaître.

3.2. *Exemples cicéroniens de la triade*

En latin, on n'a pas reconnu jusqu'à présent, à notre connaissance, de traces d'une attestation syntagmatique de la triade. Pourtant, il existe à notre avis au moins trois exemples, chez Cicéron, tous les trois sous forme verbale. L'un de ces exemples se trouve dans la correspondance de l'orateur, dans une lettre adressée à Tiron, et écrite à la veille de la guerre civile, le 4 des calendes de février de l'année 705, soit le 27 janvier 49 :

Fam. 16, 12, 1-2 : *Equidem, ut ueni ad Vrbem, non destiti omnia et sentire et dicere et facere quae ad concordiam pertinerent*.
« Pour moi, dès que je fus arrivé à Rome, je n'ai cessé de penser, de parler et d'agir en vue de la concorde. » (trad. J. Bayet, « CUF »).

Cette occurrence est véritablement formulaire. Les trois termes y sont, dans l'ordre chronologique attendu : *sentīre, dīcere, facere* « penser, dire, faire ». Le caractère formulaire de l'expression ne semble pas douteux ; les trois éléments sont reliés par la coordination lourde formée d'un *et* devant chacun d'eux.

On trouve deux autres exemples d'une réutilisation en contexte de la triade :

Sest. 61 : *Dixit eam sententiam, cuius inuidiam capitis periculo sibi praestandam uidebat ; dixit uehementer, egit acriter, ea quae sensit prae se tulit*.

15. Varron, *La Langue latine*, livre VI, « CUF », 1985.
16. Haudry, *La Triade…*, *op. cit.* [n. 2], p. 87.

« Il émit un avis, dont il voyait que l'impopularité mettrait son existence en danger ; il parla avec véhémence ; il agit avec énergie ; il manifesta ouvertement ses sentiments. » (trad. J. Cousin, « CUF »).

On retrouve les trois composantes, dans un ordre différent : parole, action, pensée ; elles sont exprimées, pour deux d'entre elles, par les verbes déjà rencontrés, *dīcere* et *sentīre*. En revanche, l'action est désignée par la variante *agere*. Le troisième élément, *ea quae sensit prae se tulit*, est intéressant car il combine pensée et expression de la pensée. À vrai dire, le *dixit* initial est plutôt dans son emploi oratoire spécialisé, « faire un discours », ce qui explique la fin avec une variante d'expression, il « déclara publiquement », *prae se tulit*. Mais au bout du compte, Cicéron dit bien que Sestius mit en cohérence ses pensées, ses paroles et ses actes.

Le troisième exemple cicéronien est le suivant :

De orat. 1, 229 : *neque uero hoc solum dixit, sed ipse et sensit et fecit*.
« Langage qu'il ne s'est pas contenté de tenir, qui partait de ses sentiments intimes et avec lequel il accorda sa conduite. » (trad. E. Courbaud, « CUF »).
« Non seulement il a tenu ce langage, mais c'était sa conviction intime et il y accorda sa conduite. » (trad. Morillon, p. 133)

La triade prône la cohérence entre pensée, parole et action. Cicéron félicite Publius Rutilius Rufus d'avoir mis en accord sa pensée, sa parole et son action.

Les trois éléments sont présents, notionnellement et lexicalement, redistribués en fonction du message que souhaite faire passer l'auteur. Le vocabulaire est le même dans les trois passages (à la variation *facere/agere* près), ce qui est le signe d'un figement de l'expression. On observera aussi incidemment que, dans les trois passages, les formes verbales présentent le même nombre de syllabes, trois pour les infinitifs, deux pour les parfaits. De manière générale, l'isosyllabisme joue notoirement un rôle dans les formules.

J. Haudry fait observer que « la triade n'a pas pour objet de constater que l'homme pense, parle et agit (bien ou mal), mais de prescrire de bien penser, de bien parler et de bien agir » [17]. Chez Cicéron, la triade est employée chaque fois pour faire l'éloge d'un comportement, celui de Cicéron lui-même ou d'un autre. Pensée, parole et action doivent être « bonnes », quelles que soit les normes – variables selon les temps et les aires de civilisation – en fonction desquelles on les apprécie. Comme on l'a signalé en préambule, c'est dans l'Iran ancien que les choses sont les plus claires, comme le montre la triade sous la forme de participes flanqués du préfixe mélioratif *hu-* (sk. *su-*, gr. εὐ-) : *humata-*, « bien pensé » ; *hūxta-*, « bien dit » ; *huvarəšta-*, « bien fait ».

17. *Ibid*., p. 153.

4. L'expression des trois notions et son renouvellement.

Si l'on admet que la triade conjoignait primitivement les racines **men-* **wek^{w}-* **werĝ-*/**d^{h}eh$_{1}$-*, il vaut la peine de regarder les renouvellements d'expression apparus dans les différentes langues. Nous nous limiterons au latin et au grec.

4.1. *Bref détour par la Grèce*

En règle générale, les langues qui ont conservé des vestiges de la triade en ont réactualisé l'expression avec les familles de mots les plus usuelles pour les notions désignées. Le vestige le plus éclatant de la triade est un passage fameux du *Protagoras* de Platon :

> 348d : εὐπορώτεροι γάρ πως ἅπαντες ἐσμεν οἱ ἄνθρωποι πρὸς ἅπαν ἔργον καὶ λόγον καὶ διανόημα.
> « De cette manière, en effet, nous nous sentons plus forts, tous tant que nous sommes, pour l'action, pour le discours, pour la pensée » [18].
> « Tous tant que nous sommes, nous nous trouvons aussi en quelque manière mieux armés pour agir, parler et penser » [19].

Les trois termes sont là dans l'ordre inverse : action, parole, pensée. La « pensée » est désignée par διανόημα, dérivé du verbe δια-νοεῖν « penser », dans lequel se retrouve le radical du substantif νοῦς, qui s'est imposé pour désigner la pensée. Noûς est le « nom de l'esprit en tant qu'il préside à l'action qui permet de survivre : la racine en est **nes-* "survivre" qu'offrent aussi p. ex. *nóstos* fait de retourner sain et sauf dans sa patrie, *Néstōr* qui survit à la guerre » [20].

La parole est désignée par λόγος, ce qui n'est pas pour étonner. En revanche, pour l'action, ἔργον est quelque peu inattendu ; c'est un archaïsme, une conservation de la racine utilisée primitivement. Car le sens d'« action », adopté à juste titre par les traductions françaises, n'est pas le sens habituel d'ἔργον, qui signifie normalement « ouvrage, travail, réalisation ». Néanmoins, le sens le plus ancien se retrouve également dans l'opposition entre λόγῳ « en paroles » et ἔργῳ « en actes ».

Reprenant la même citation, Aristote, dans l'*Éthique à Nicomaque*, De l'amitié, VIII, 1 (1155a) adapte :

> Σύν τε δύ' ἐρχομένω·
> καὶ γὰρ νοῆσαι καὶ πρᾶξαι δυνατώτεροι
> « *Quand deux vont de compagnie*,
> Car on est alors plus capable à la fois de penser et d'agir » [21].

18. Trad. A. Croiset, « CUF ».

19. Trad. M. Trédé et P. Demont, Paris, Librairie générale française, 1993. La traduction de Fr. Ildefonse, Paris, Flammarion, 1997, méconnaît la triade : « En effet, nous autres, êtres humains, nous sommes en quelque sorte mieux armés à deux face à n'importe quelle tâche, n'importe quel discours, n'importe quelle pensée. »

20. Fr. Bader, « Pensée, parole, action et condition humaine dans des cultures indo-européennes anciennes », *Sémiotiques* 16, 1999, p. 109-110.

21. Trad. J. Tricot, Paris, Vrin, 1967, p. 382. La citation provient de l'*Iliade*, 10, 224.

Outre le fait qu'il remplace les noms par des verbes, il « modernise » l'expression en utilisant πρᾶξαι là où Platon utilisait ἔργον. On peut encore légitimement se demander si le substantif εὐεργέτης, de même que l'adjectif εὐεργός, qui reposent sur un syntagme εὖ ϝεργ-, ne sont pas de lointains vestiges de la triade, ce que révèlerait la combinaison de **h₁su-* avec la racine **werĝ-*.

4.2. *Le renouvellement lexical en latin*

Dans la triade cicéronienne, purement verbale, les signifiants sont renouvelés. Pour l'expression des notions de « dire » et « faire », on n'est pas étonné de rencontrer *dīcere* et *facere*, deux des verbes les plus fréquents du latin, qui occupent leurs positions privilégiées certainement depuis le latin le plus archaïque. La racine **wekʷ-* ne fournit plus de formes verbales en latin, langue où *dīcere* est devenu, au terme d'un cheminement non documenté mais restituable avec vraisemblance [22], le parangon des verbes de parole. On connaît l'opposition entre *dīcere*, qui correspond normalement à fr. « dire », mais aussi « parler », et *loquī* « parler ». Plus anciennement, *loquī* partageait sa place, au moins partiellement, avec *fārī* [23]. Dans la paire *dīcere*/*loquī*, *dīcere* est clairement le terme non marqué, c'est-à-dire celui qui est susceptible d'occuper les deux positions, marquée et non marquée, c'est le verbe de parole le plus général.

La racine **wekʷ-*, étant de toute façon une racine « aoristique » [24], était appelée à fonctionner dans un supplétisme, comme en grec, à moins qu'elle ne serve de base à un présent secondaire comme en sanskrit [25].

4.2.1. La notion de « faire »

« Faire » se répartit entre *facere* et *agere*, ce qui n'est pas non plus pour étonner. Si *agere* correspond plutôt pour le sens à πράττειν, en revanche, *facere* répond aussi bien à ποιεῖν qu'à πράττειν. Là encore, dans la paire *agere/facere*, il y a un terme dont le domaine s'étend largement, et c'est bien entendu *facere*, dont le grand succès s'annonce visiblement très tôt. Cicéron lui-même n'hésite pas à rendre πράττειν par *facere* dans un passage qui comporte une réminiscence de Thucydide :

> *De orat*. 3, 59 : *quod erant quidam eique multi, qui aut in re publica propter ancipitem, quae non potest esse seiuncta, faciendi dicendique sapientiam florerent, ut Themistocles, ut Pericles, ut Theramenes…*
> « Mais, tandis qu'on voyait des hommes, et même en grand nombre, ou bien, comme Thémistocle, comme Périclès, comme Théramène, briller dans la

22. « montrer » > « montrer pour faire connaître » > « porter à la connaissance d'autrui par la parole ».

23. Pour *loquī*, se reporter à P. Flobert, *Les Verbes déponents latins des origines à Charlemagne*, Paris, Les Belles Lettres, 1975, p. 46.

24. Cf. *Lexicon der indogermanischen Verben. Die Wurzeln und ihre Primärstammbildungen*. Sous la direction de H. Rix, avec la collaboration de M. Kümmel, Th. Zehnder, R. Lipp et B. Schirmer. 2e éd., Wiesbaden, Reichert, 2001², s.v. **wekʷ-*. On connaît la correspondance entre l'aoriste à redoublement (avec augment) védique *ávocat* et gr. εἶπε : thème **we-ukʷ-* (avec dissimilation de labialité de **weukʷ-* en **weikʷ-* > **weip-* noté ϝειπ- en grec).

25. Sk. *vívakti*, présent à redoublement.

politique, grâce à cette sagesse, qui s'applique également et indifféremment à l'action et à la parole… » (trad. H. Bornecque, « CUF »).

Dans la *Guerre du Péloponnèse*, 1, 139, 4, Thucydide dit de Périclès qu'il était à son époque le « premier des Athéniens », πρῶτος ὢν Ἀθηναίων, grâce à ses capacités dans les domaines de la parole et de l'action : λέγειν τε καὶ πράσσειν δυνατώτατος.

4.2.2. L'idée de « penser »

Si la triade ne nous apprend pas grand-chose que nous ne sachions déjà à propos de *dīcere* et *facere* – elle conforte la longue implantation de ces deux verbes dans les positions que nous leur connaissons –, le renouvellement le plus intéressant est certainement l'emploi de *sentīre*. Pour exprimer le fait de « penser » et la pensée, le latin dispose de plusieurs radicaux et familles de dérivés [26]. La racine **men-* ne fournit plus de dérivés verbaux vivants en latin. Le substantif *mens, mentis* est isolé puisque sa famille étymologique n'est plus identifiable en synchronie, et que le dénominatif *mentīrī* a perdu tout lien direct avec sa base. Il n'existe pas, en latin, de radical qui réfère de manière privilégiée à la pensée. L'expression du domaine du mental et du psychique est dispersée entre de nombreux radicaux à l'origine de plusieurs familles de termes. La formule tripartite éclaire l'histoire de *sentīre* et, en retour, la présence de *sentīre* jette de nouvelles lueurs sur ladite formule. Le sens et les emplois du verbe *sentīre* et de sa famille ont fait l'objet d'une importante étude, aujourd'hui un peu ancienne, due à Paul Morillon [27]. Ce dernier avait noté :

> « Dès l'origine les emplois de *sentīre* se répartissent en deux groupes : *sentīre* verbe de perception et de connaissance, *sentīre* verbe d'opinion. Dans presque la totalité des cas ces deux groupes demeurent bien distincts. En fait au départ ils sont étroitement mêlés. Nous avons en effet été conduit à poser comme sens originel pour le verbe *sentīre* celui de "être sensible à", ce qui implique naturellement une perception ; mais à cette perception peut s'ajouter un coefficient d'enregistrement personnel qui la transforme en opinion. Il en résulte que dans quelques passages nous avons pu constater des flottements entre les deux notions, de perception (ou de connaissance) et d'opinion » [28].

Pour le latin, on distinguera « penser » et « penser que », dont les expressions sont nettement distinctes. Le latin a de multiples verbes correspondant à « penser que » : *putāre, existimāre, crēdere, cēnsēre, arbitrārī, rērī, opinārī*. Ils appellent tous normalement une proposition infinitive complétive. En revanche, le verbe *sentīre* entendu au sens de « penser » ne se construit que marginalement avec la proposition infinitive. Morillon en a relevé 41 exemples chez Cicéron, à nuancer selon lui : dans 17 cas, la

26. Il n'existe pas, à notre connaissance, d'étude d'ensemble sur les verbes latins signifiant « penser ».

27. P. Morillon, SENTIRE, SENSUS, SENTENTIA. *Recherche sur le vocabulaire de la vie intellectuelle, affective et psychologique en latin*. Thèse non publiée de l'Université Paris IV Sorbonne, 1974.

28. *Ibid.*, « Conclusion générale », p. 511-512.

proposition infinitive développe un pronom neutre ou un adverbe *sic* ou *ita*, dans quelques cas *sentīre* est associé à un verbe qui appelle la proposition infinitive, tel *dīcere*. Il ne resterait que 18 exemples de *sentīre* + prop. inf., ce qui ne représente, selon Morillon, que 4 % des attestations [29]. C'est évidemment peu en face de verbes comme *putāre* ou *existimāre*. On note toutefois une attestation de *sentīre* + prop. inf. « penser que » chez Plaute et une chez Térence :

Pl. *Capt*. 381 : *recte conuenisse sentio*.
« L'arrangement me paraît bon. » (trad. A. Ernout, « CUF »).
« La convention est régulière, je crois. » (trad. P. Grimal).

Ter. *Heaut*. 487-488 : *ibit ad illud ilico*
quo maxume apud te se ualere sentiet.
« Il aura recours sur le champ à ce qu'il estimera lui donner le plus d'avantages auprès de toi. » (trad. J. Marouzeau, « CUF »).

En revanche, *sentīre* + prop. inf. « se rendre compte que » est d'usage courant à toute époque, déjà chez Plaute et Térence :

Pl. *Epid*. 558 : *salua sum quia te esse saluom sentio*.
« Je suis sauvée puisque je vois que toi, tu es sain et sauf. » (trad. P. Grimal).
Ter. *Hec*. 560-561 : *siquidem ille ipse non uolt et tu sensti in eo esse, Myrrina,/ peccatum*.
« Si, vraiment, il refuse et si tu as compris, Myrrina, que les torts étaient de son côté. » (trad. P. Grimal).

Dans les faits, l'usage majoritaire de *sentīre* est assez contraint : il s'applique au contenu de pensée (sentiments ou opinions) en tant qu'on l'exprime, qu'il a vocation à être exprimé. Il apparaît alors surtout dans des expressions figées par l'usage : *dīcere quae sentiam/quod sentio* etc. Indubitablement, *sentīre* est phraséologiquement lié à *dīcere*. Et la locution *sententiam dīcere* est la version nominalisée, noble, si l'on ose dire, et qui a fini par se spécialiser [30], correspondant aux expressions *dīcere quae sentiam/ quod sentio*. Ce lien phraséologique entre *dīcere* et *sentīre* se retrouve en d'autres occasions :

Cic. *De orat*. 1, 32 : *hoc enim uno praestamus uel maxime feris, quod colloquimur inter nos et quod exprimere dicendo sensa possumus*.

29. *Ibid*., p. 122-124.

30. « Émettre son avis » en particulier au sénat ; cf. Morillon SENTIRE, SENSUS, SENTENTIA, *op. cit.* [n. 27], p. 359 ; voir également J. Hellegouarc'h, *Le Vocabulaire latin des relations et des partis politiques sous la République*, Paris, Belles Lettres, 1963, p. 117. Nous laissons de côté le double problème posé par *sententia* : premier problème morphologique ou phonétique : *sententia* dissimilation de **sentientia* ou dérivé d'un verbe **sentō, -ere* ?, et second problème morphologique : si *patientia* se tire de *patiens*, *prūdentia* de *prūdens*, il n'existe pas d'emploi autonome de *sentiens* (et encore moins de **sentens*, non attesté) dont on aurait pu dériver *sententia*. Il a pu exister une forme **sentens* parallèlement à *sentiō* comme *parens* parallèlement à *pariō*.

« Notre plus grande supériorité sur les animaux, c'est de pouvoir converser avec nos semblables et traduire par la parole nos pensées. » (trad. E. Courbaud, « CUF »).

On observe ici, ce qui est instructif, la substantivation au neutre pluriel du participe de *sentīre* ; c'est un usage fort rare, qui est appelé ici par le voisinage de *dīcere* [31].

Dans le même ouvrage de Cicéron, le neutre substantivé *sensa* apparaît encore dans un emploi notable et rare :

De orat. 3, 55 : *sicut haec uis, quae scientiam complexa rerum sensa mentis et consilia sic uerbis explicat ut eos qui audiant quocumque incubuerit possit impellere*.
« Telle est cette puissance dont nous parlons, qui, embrassant l'ensemble des connaissances, traduit avec des mots les sentiments et les pensées de l'âme, de manière à entraîner l'auditeur du côté où elle applique son effort. » (trad. H. Bornecque).

Le groupe *sensa mentis* est remarquable, par sa redondance, sans doute, mais aussi parce qu'il combine une forme issue de *sentīre* avec le vieux nom hérité *mens*, dont la racine figurait dans la forme primitive de la triade. On note une fois encore des indices, même ténus, de la survivance d'archaïsmes lexicaux et phraséologiques en latin. Comme il l'affectionne, Cicéron utilise ici une expression double, l'autre terme, *consilia*, renvoyant à la capacité à élaborer des projets d'action.

Les locutions *dīcere quae sentiam/quod sentio* et *sententiam dīcere* combinent donc les deux premières opérations de la triade, penser et parler. Ce sont les deux étapes qui précèdent l'action : on conçoit un plan et on en fait part pour une délibération collective avant l'action. Le lien phraséologique entre *dīcere* et *sentīre* remonte, nous semble-t-il, à la triade telle que le latin l'a reformulée. Il a existé également un lien phraséologique entre *sentīre* et *facere*. Pour l'illustrer, nous proposons d'introduire la notion de « triade tronquée » pour caractériser certains binômes qui nous paraissent procéder de la triade après retranchement d'un terme ; ces binômes sont les suivants :

– « dire » et « agir », λέγειν τε καὶ πράττειν, *dīcere et facere* ;
– « penser » et « dire » ce qu'on pense, *dīcere quae sentiam/quod sentio* et *sententiam dīcere* ;
– « penser » et « agir », *sentīre et facere*, variante plus rare.

De cette dernière variante, Cicéron, encore lui, nous offre un exemple, qui montre un lien entre *sentīre* et *facere*, dans une « triade tronquée » réduite, en l'occurrence, à « pensée » et « action », la parole, étape intermédiaire, étant alors court-circuitée :

Cic. *Sest*. 86 : *si leges non ualerent, iudicia non essent, si res publica ui consensuque audacium armis oppressa teneretur, praesidio et copiis defendi*

31. De toute façon, *exprimere dīcendō* équivaut à *dīcere.*

uitam et libertatem necesse esse. Hoc sentire prudentiae est, facere fortitudinis ; et sentire uero et facere perfectae cumulataeque uirtutis.
« Si les lois étaient impuissantes, si les tribunaux n'existaient plus, si la République, par suite des violences concertées de l'audace, était, par les armes, tenue sous l'oppression, la nécessité exigeait que la vie et la liberté fussent défendues par une garde et par des forces. Penser ainsi, c'est sagesse ; agir ainsi, c'est courage ; penser et agir ainsi, c'est le signe d'un mérite achevé et consommé. » (trad. J. Cousin, « CUF »).

On note l'association de *sentīre* avec *prūdentia* et celle de *facere* – qui a indubitablement le sens d'« agir » – avec *fortitūdo*, *prūdentia* et *fortitūdo* représentant évidemment les qualités respectives les plus éminentes de la réflexion et de l'action.

On voit aussi le binôme *dīcere* et *sentīre* :

Cic. *Orat*. 119 : *omnia profecto, cum se a caelestibus rebus referet ad humanas, excelsius magnificentiusque et dicet et sentiet*.
« On est assuré que, quand il redescendra des choses célestes vers les choses humaines, il y aura dans toutes ses pensées et ses paroles plus de hauteur. » (trad. E. Courbaud, « CUF »).

De façon générale, les auteurs se sont souvent permis des variations sur la triade, en accordant à l'un des termes la prépondérance. C'était encore le cas d'Isocrate, dans son fameux éloge du λόγος du discours *Sur l'échange*, 257 :

Εἰ δὲ δεῖ συλλήβδην περὶ τῆς δυνάμεως ταύτης εἰπεῖν, οὐδὲν τῶν φρονίμως πραττομένων εὑρήσομεν ἀλόγως γιγνόμενον, ἀλλὰ καὶ τῶν ἔργων καὶ τῶν διανοημάτων ἁπάντων ἡγεμόνα λόγον ὄντα, καὶ μάλιστα χρωμένους αὐτῷ τοὺς πλεῖστον νοῦν ἔχοντας.
« En résumé, pour caractériser ce pouvoir, nous verrons que rien de ce qui s'est fait avec intelligence, n'a existé sans le concours de la parole : la parole est le guide de toutes nos actions comme de toutes nos pensées ; on a d'autant plus recours à elle que l'on a plus d'intelligence. » (trad. G. Mathieu, « CUF »).

La triade est à la base de l'assertion d'Isocrate, mais elle est disloquée ; les trois termes ne sont plus sur le même plan, ils sont hiérarchisés, le λόγος est présenté comme le moteur de la pensée et de l'action.

4.2.3. Peut-on identifier le sens premier de *sentīre* ?

Dans les comédies de Plaute et Térence, *sentīre* se rapporte plus souvent à un état mental qu'à un processus mental actif. Il s'applique aux contenus de pensée, opinions, sentiments, jugements, impressions, et pas seulement aux fruits d'une réflexion proprement dite ; *sentīre* s'emploie volontiers intransitivement dans des expressions signifiant « être du même avis que quelqu'un », « penser comme quelqu'un », ou, inversement, « ne pas être du même avis », « être en désaccord » :

Pl. *Capt*. 329 : *nunc hoc animum aduorte, ut ea quae sentio pariter scias*.
« Prête-moi donc attention ; tu vas connaître, comme moi, ma décision. » (trad. A. Ernout, « CUF »).

Pl. *Capt*. 710 : *at ego aio recte, qui aps te sorsum sentio*.
« Et moi je dis très bien, et je ne pense pas comme toi. »

Pl. *Most*. 928 ; *Pseud*. 958 : *tecum sentio*.
« Je suis de ton avis. » (trad. A. Ernout, « CUF »).

Pl. *Rud*. 1100 : *omnia ego istaec facile patior, dum hic hinc a me sentiat*.
« Toutes les injures ne me touchent pas, pourvu que notre arbitre soit de mon côté. » (trad. A. Ernout, « CUF »).

Ter. *Ad*. 568 : *idem quod ego sensit, te esse huic rei caput*.
« Il a la même idée que moi, que c'est toi qui es à l'origine de toute l'affaire. » (trad. P. Grimal).

Ter. *Ad*. 852-853 : *derides. Fortunatus, qui isto animo sies !*
Ego sentio.
« Tu te moques de moi ? Tu es heureux, d'avoir un tel caractère ! Moi je pense… » (trad. P. Grimal)

Ter. *Andr*. 310 : *tu si hic sis, aliter sentias*.
« Si tu étais à ma place, tu en jugerais autrement. » (trad. J. Marouzeau, « CUF »).

Ter. *Andr*. 324 : *– sponsam hic tuam amat. – Ne iste haud mecum sentit*.
« – Cet homme aime ta fiancée. – Eh bien, ses goûts ne sont pas les miens ! » (trad. J. Marouzeau, « CUF »).

De ces emplois sont issus les préfixés et dérivés de *sentīre, adsentīrī (adsentīre)* « donner son assentiment » [32], *adsentārī* « approuver » [33], *cōnsentīre* « être du même avis, être d'accord », *dissentīre* « être d'un avis différent » [34], qui sont anciens, attestés dès les plus anciens textes, et se rapportent tous à *sentīre* verbe d'opinion, et non au sens de « sentir, ressentir » – ce qui semble contredire l'opinion commune, soutenue par Morillon, que *sentīre* aurait été verbe de sensation avant d'être verbe d'opinion.

Spontanément, pour rendre « penser » en latin, on songe à *cōgitāre* « agiter », dont le sémantisme a connu une spécialisation dans la sphère intellectuelle par réduction d'un syntagme *mente cōgitāre* « agiter dans son esprit ». Et le fait est que Varron utilise *cōgitāre* en *Ling.* 6, 42. Pour référer à la pensée, l'emploi de *sentīre* est récessif, il est supplanté progressivement par d'autres expressions. Nous sommes enclin à penser que *sentīre* a été un verbe de sens très général pour désigner toute espèce de contenus mentaux et psychologiques et qu'il couvrait les domaines de la sensation, du sentiment,

32. Flobert, *Les Verbes déponents*, *op. cit.* [n. 23], p. 201.
33. *Ibid.*, p. 50.
34. Morillon, SENTIRE, SENSUS, SENTENTIA, *op. cit.* [n. 27], p. 49-50.

de la pensée. Cela n'est pas sans évoquer le large spectre de la racine **men-*, dont J. Haudry rappelle qu'elle était bien loin de se limiter à désigner la « pensée » *stricto sensu* :

> « "Penser" est une traduction approximative pour la racine indo-européenne **men-*, que Meillet (1897 [35]) glosait par *mente agitare*, pour ne pas laisser à l'écart tout ce qui dans son sémantisme est étranger à l'intellect, notamment la fureur. Les formes verbales indiquent clairement qu'il ne s'agit pas d'une "action" volontaire mais d'un "état" subi (les formations du type grec ἐμάνην), d'une affection "reçue" (les présents moyens comme μαίνομαι) ou "possédée" (les parfaits comme μέμονα), sans qu'on en soit l'initiateur : une forme "irruptive" de la pensée. Les formes actives ont la valeur donative-causative : "conférer l'action correspondante", d'où "faire penser", "avertir", etc. » [36].

Même si, assurément, *sentīre* et la racine **men-* ont des domaines d'emplois plutôt éloignés l'un de l'autre, ce sont des signifiants qui attestent une catégorisation des contenus mentaux bien différente de nos habitudes modernes. Il est peu probable, à notre avis, que le verbe *sentīre* ait acquis secondairement le sens de « penser » ; il l'avait potentiellement dès l'origine, et l'orientation vers les idées de sensation ou de sentiment n'est qu'une restriction secondaire, le domaine spécifique de la pensée – du moins ce que nous considérons comme tel – étant peu à peu occupé par d'autres signifiants qui ont partiellement évincé le verbe *sentīre* – alors que le nom *sententia*, de son côté, se maintenait bien dans le domaine de la pensée.

4.2.4. L'étymologie de *sentīre*.

Cet aspect du problème est malheureusement assez décevant. L'étymologie de *sentīre* reste difficile, même si l'explication ancienne nous paraît la moins mauvaise : une racine **sent-* « aller, se déplacer ». Cette étymologie se fonde surtout sur un rapprochement avec les données germaniques, à vrai dire principalement les données allemandes : le substantif all. mod. *Sinn* « pensée, sentiment, réflexion, état d'esprit », le verbe *sinnen* « réfléchir, penser, avoir l'intention de ». En vieux-haut-allemand, *sinnan* avait encore des sens concrets : « aller, voyager, se déplacer, tendre vers » ; les sens dérivés apparaissent en moyen-haut-allemand : « aller, percevoir, remarquer, comprendre, porter sa réflexion ou ses désirs vers ». Le cheminement sémantique restituable est : « laisser ses pensées suivre telle voie, se diriger dans telle direction ». En revanche, à la différence du verbe, le substantif *Sinn* s'est spécialisé dans le sens figuré dès la préhistoire de l'allemand [37]. All. *senden* « envoyer » est le reflet d'un causatif bâti sur la racine **sent-*, germ. **sand-eja-*, attesté également en gotique, *sandjan*,

35. Dans sa thèse, *De indo-europaea radice* men- *« mente agitare »*, Paris, Bouillon, 1897.

36. Haudry, *La Triade…*, *op. cit.* [n. 2], p. 178.

37. Voir par exemple W. Pfeifer, *Etymologisches Wörterbuch des Deutschen*, Coblence, Kramer, 5e éd., 2000, s.v. *Sinn*. Cf. les gloses de R. Schützeichel, *Althochdeutsches Wörterbuch*, Berlin, De Gruyter, 7e éd., 2012, s.v. *sin* : *Sinn, Verstand, Vernunft, Gedanke, Geist, Einsicht ; Bedeutung, Verlangen, Herz, Gemüt*.

et dans d'autres langues (v.sax. *sendian*, v.isl. *senda*, v.angl. *sendan*, etc.) [38]. Le *LIV*, s.v. **sent-* [39], reste prudent au sujet de l'existence d'une racine ou de deux racines homonymes. Quoi qu'il en soit, en latin, il n'y a pas la moindre trace d'un emploi de *sentīre* comme verbe de mouvement. Mais rien n'interdit assurément d'admettre une évolution préhistorique comparable à celle qu'on observe en allemand.

On évoque encore un rapprochement avec des formes balto-slaves : le verbe lituanien (žemaitique) *sintéti* « penser, réfléchir », sur une base **sṇt-eh*$_1$*-i̯e-* et l'adjectif vieux-slave *sęšťĭ* « avisé, sensible » < sl. commun **sĭntjĭ* < **sṇt-i̯o-* [40]. Il faut partir d'une base **sṇt-*, qui est le degré Ø de **sent-* [41]. Mais on ne peut savoir s'il est opportun de poser deux racines homonymes ou une racine unique dont les produits ont connu des développements sémantiques inattendus [42].

Étant donné les emplois en latin archaïque, peut-on partir de *cum aliquō sentīre* à interpréter métaphoriquement comme « aller dans le sens de quelqu'un », ce qui serait le point de départ de l'usage de *sentīre* pour référer à des contenus mentaux ? Dans l'absolu, tout cela est possible, mais indémontrable [43]. On note toutefois que, en moyen-haut-allemand, *sinnan* a fini par se rapporter à divers processus mentaux ou psychologiques, ce qui n'est pas sans rappeler *sentīre*.

38. Voir S. Feist, *Vergleichendes Wörterbuch der gotischen Sprache*, Leyde, Brill, 3e éd., 1939 et F. Kluge, *Etymologisches Wörterbuch der deutschen Sprache*, Berlin, De Gruyter, 25e éd. revue par E. Seebold, 2011, s.v. *senden*.

39. *LIV = Lexicon der indogermanischen Verben.*

40. On se reportera aux deux ouvrages de R. Derksen, *Etymological Dictionary of the Baltic Inherited Lexicon* et *Etymological Dictionary of the Slavic Inherited Lexicon*, Leyde, Brill, consultables en ligne depuis 2010.

41. Voir à ce sujet R. Garnier, *Sur le vocalisme du verbe latin : étude synchronique et diachronique*, Innsbruck, Institut für Sprachen und Literaturen der Universität Innsbruck, 2010, p. 151-152.

42. Dans J. P. Mallory et D. Q. Adams, *The Oxford Introduction to proto-Indo-European and the Proto-Indo-European World*, Oxford, Oxford University Press, 2006, chapitre 20 (« Mind, Emotions, and Sense perception »), on trouve une brève allusion à notre racine, p. 324 : « From the North-West we have **sent-* "perceive, think" (e.g. Lat *sentiō* "feel", *sēnsus* "feeling, meaning", NHG *Sinn* "meaning", Lith *sentéti* (sic) "think", OCS *sęšťĭ* "wise"). »

43. Suggestion dans ce sens chez Garnier, *Sur le vocalisme du verbe latin*, *op. cit.* [n. 41], p. 151.